

René Tostain

# Le temps d'aimer



L'ESPACE ANALYTIQUE  
DENOËL

Extrait de la publication



**LE TEMPS D'AIMER**



**René Tostain**

# **Le temps d'aimer**

**L'ESPACE ANALYTIQUE**

*collection dirigée par Patrick Guyomard et Maud Mannoni*

**DENOËL**

**© by Éditions Denoël, 1988**  
**30, rue de l'Université, 75007 Paris**  
**ISBN 2-207-25535-1**  
**B-25535-8**

## Fragments d'analyse





Réunir dans un recueil quelques aspects, si variés soient-ils, de ce qui pendant de nombreuses années vous a suscité est probablement soutenable quand il s'agit d'analyse. En effet le mouvement propre de l'analyse, infini dans sa pratique, procède de biais surprenants, d'apports imprévus, apparemment sans aucun lien, mais obéissant tous à la loi de l'association dite libre, en fait on ne peut plus contrainte. Contrainte de ce qui pourrait bien être une paresse, avec ce que ça implique d'aller et de retour. Aller vers ce qui peut se négocier d'une demande. Retour comme ordonné par une inertie, un poids qui fait chaîne et force au moins possible.

Qu'on désire faire quelque chose pour quelqu'un « qui n'en veut pas parce que ce n'est pas ça » mais qui vous y reconnaisse cependant, est le rêve de tout auteur en mal d'un lecteur qui le lirait effectivement tel qu'il s'est écrit.

Ce rêve, impossible en littérature, devient réalité quand le transfert le met en acte. L'écrit n'est plus ici que la trace ou l'ombre de ce qui à son propos s'est produit, le passage d'une subjectivité barrée de son insatisfaction même.

Car analyser c'est aussi attraper au passage une bribe, une écume légère, une graine poussée par le vent d'on ne saura jamais où, un fil de la vierge qui emporte une probabilité de vie, tous fragments qui passent avec les nuages, les si beaux nuages. Les recueillir à tout hasard, au cas où ça pourrait servir à quelque chose, par exemple construire un

peu de ce fameux sujet de l'inconscient, est ce qui nous occupe. Avec sa manie de tirer parti de tout et de rien et de préférer l'insignifiant au fondamental, l'analyste ressemble à ces doux maniaques qui fouillent les poubelles et ne peuvent rien jeter.

J'ai connu un garçon pas plus mal qu'un autre avec qui j'ai dîné alors qu'il venait d'être libéré de prison à l'issue d'une épuisante grève de la faim qu'il avait entreprise pour faire valoir ses droits à être jugé avant la saint-glinglin. Au cours du repas, pensant que je ne le voyais pas, il remplissait ses poches de miettes et de restes de nourriture.

Nous on est un peu comme ça, comme si on avait terriblement manqué de justice et de nourriture, de la nourriture du juste. On continue interminablement à engranger tout ce qui se dit, fût-ce dans ses aberrations et son sens énigmatique, dans l'espoir de se retrouver un jour, par analysant interposé, sur les chemins de ce qui serait une liberté de désirer.

Le désir, on peut l'écouter partout où il a son style propre, pour chacun inimitable. Là où il peut s'étendre, dans ce lit d'où il déborde quand il est en crue, en tut, sur ce divan qu'on lui propose où il prendrait ses aises, s'il pouvait. On peut tenter de le surprendre, de le prendre par surprise, quand il ne se méfie pas, quand il ne s'y attend pas. En lui proposant des objets anodins qui vont le séduire et lui permettre de donner sa mesure passionnément. Par exemple, lui faire entendre cette voix qui le cause, quand elle tend à remplir l'espace et dans le même temps le creuse de ce trou que nous empruntons et qui est notre empreinte.

Éternels nourrissons dans l'attente toujours déçue de reconnaître la voix incomparable d'une mère – mais non ce n'est pas elle – et éperdus, poursuivant cet appel de sirènes, qui nous proposerait et de combler nos désirs et d'en finir avec une vie décidément incompatible.

Le disparate des registres où le désir se manifeste et qui fait l'objet de ce recueil, n'est qu'apparent. Toutes ces rencontres qui semblaient tenir du hasard, ces plages à la fois proches et définitivement séparées, sous-tendaient la construction rigoureuse d'une subjectivité portée par le langage.

Il sera déçu celui qui espère une cohérence, un sens qui se tienne et non pas se découpe sans cesse. Le psychanalyste n'a rien d'une Pénélope. L'important de sa tapisserie n'est pas dans ce qu'elle représente d'histoire, mais dans l'absence de sa trame, là dans ce morceau en défaut à faire figurer l'ensemble, la castration garantit que la voix du désir n'est pas de celles qui se sont tues.

Défaut, fragment, éclat, brisure, c'est irritant ce parti pris de l'incomplétude systématique, ce culte de l'inachevé. De tout un peu, rien du Tout. Alors qu'on pourrait s'estimer satisfait d'avoir construit les limites d'une aire où, content de cet effort même, on contemplantait les lointains indécis, le travail bien fait, l'avoir mérité de l'être fini.

Et aussi le temps que sa durée même aurait rendu tangible, juste ce qu'il faut de temps pour que ça se sache, qu'il en reste encore un peu et même peut-être beaucoup en faisant bien attention de ne rien en perdre. Le bonheur, se planter là comme un arbre et se taire, laisser la vie se plaire en soi dans un embrassement sans fin, aspirer à rien autre. Non, il faut aller, la blessure au pied exposée. Encore un pas, encore un passage, avoir encore cours dans ce fleuve qui est et qui n'est pas le même fleuve, sans qu'aucune habitude en dispense. Encore une phrase dite comme à l'encan, en pure perte, dans un potlatch insensé où le mot maître s'énonce « se déprenre ».

Ce n'est pas comme ça qu'on instruit de solides penseurs. Sartre trouvait la pensée psychanalytique « molle ». Molle, ça veut dire pas dure, pas résistante à la réduction, pareille à ce roseau de la fable qui non seulement plie au lieu de rompre comme tout le monde, mais en plus parle à tous les vents pour dire n'importe quoi, par exemple que les rois

Midas sont tous des ânes. Alors comparés aux grandes routes de la pensée ensoleillée, nos ruelles étroites, nos passages défoncés, quasi impraticables, louches, insalubres, insécures, il faut vraiment y croire à leur orientation cardinale, pour accepter de suivre leurs mille détours et tout leur temps perdu.

Ça n'en finit pas l'analyse, c'est vrai, quand on y a mis le bout du bout du doigt, tout y passe. Le désordre qu'elle instaure est sans mesure, il y aura toujours un reste à son compte, une créance comme principe d'engendrement. On ne peut pas en être quitte une bonne fois pour toutes ou payer pour voir comme au poker. Non la relance est immédiate et illimitée. Quand à se lever de table et quitter la partie, on n'abandonne pas une partie vitale de soi. Si elle s'arrête néanmoins, elle restera pareille à la mariée de Duchamp, « définitivement inachevée ».

Cet inachèvement qui séparerait d'un avant qui ne serait jamais plus comme ces après qui chantent, invite à la nostalgie d'un achevé intemporel où tout reviendrait à la case de départ inanimé. Mais la vie force la ligne au mouvement, aspire, laisse à désirer, espère, à l'image de cet enfant mal fagoté dont sa mère trouve que décidément, comme ça il ne ressemble à rien.

Tout un parti pris de la représentation tente de lutter farouchement contre la ressemblance en refusant le sens dans ces formes amorcées qui n'aboutissent pas, mais tout un peuple se lève et s'époumone en chœur à réciter le code. Il paraît que dans les luttes fratricides des guérillas, c'est la même chose, si, cerné, l'adversaire répond si peu que ce soit au dialogue qui lui est proposé, il est perdu, il périra.

Confronté à ces excès, l'analyste hésite à se présenter comme le thérapeute de Magritte, sans visage, une cage à oiseaux la porte ouverte sur les genoux, ou comme une sage-femme platonicienne qui saurait accoucher la vérité. Pour être passé par là dans son analyse personnelle et trop âgé pour enfanter lui-même encore, il serait d'autant plus adroit pour délivrer les autres de leur parole, que sa propre expé-

rience aurait été plus riche et qu'elle resterait plus présente dans son questionnement actuel.

Mais ce projet de libération qui est absolument à son horizon, ne peut l'apparenter en aucune façon à être le militant d'une cause. Il a de la liberté et de son verbe une pratique qui l'oblige à considérer que l'autonomie d'un corps qui se présente comme séparé est non seulement mensongère mais qu'elle n'est pas extrapolable à l'univers de notre maison mentale. L'espace de jeu que l'on peut espérer d'une liberté, qu'elle soit de parole ou de la sexualité que cette parole conditionne, est étroitement limité dans une structure de discours où le maître incontesté est le signifiant. Ce qui dans une analyse se démontre du statut de cette liberté dont Reich disait qu'elle était « un couteau à nettoyer soigneusement après chaque usage », c'est que le désir n'est libre en aucun cas.

Bien que toute jeune science, ou en passe de le devenir, la psychanalyse soulève des passions, des violences, des résistances acharnées que seule cette question de la vérité qu'elle pose avec insistance justifie. Aujourd'hui on l'espère décadente, démodée, supplantée par d'autres techniques moins compromettantes. C'est faire peu de cas de ce qui depuis toujours dans l'histoire de l'humanité une fois trouvé et démontré vrai – « et pourtant elle tourne » – même oublié ou bâillonné pendant un long temps n'a pas manqué de refaire surface. Que la psychanalyse ait ruiné l'illusion religieuse, qu'elle ait impliqué le sujet de l'énonciation dans des énoncés qui accablaient sous leur charge ceux qu'ils désignaient comme victimes, qu'elle ait dévoilé comment les maîtres jouissaient de l'érotisation de la castration de leurs esclaves, dans tous les cas, elle était à mettre au pilori.

Il est hors de question que nous nous contentions d'être les conservateurs de ce qui fut. Il arrive que seule la première période d'une découverte soit véritablement exaltante et soulève des enthousiasmes, celles qui suivent se repentant et tentant de récupérer le territoire dépassé. Pour nous ce n'est

absolument pas le cas. Aucun travail, aucune servilité ne peut suppléer à ce que l'aventure du transfert révèle de territoires inexplorés et toujours vierges. Celui qui nous précédait n'en connaissait pas un mot, bien qu'il les ait parcourus déjà une fois pour son compte. C'est l'originalité de la psychanalyse et aussi une des raisons de l'antipathie qu'elle rencontre chez les tenants de l'enseignement et de l'initiation. Mettre fin au monopole d'un savoir sacré, et divulguer une pensée critique où c'est le « savoir sans le savoir » qui fait loi et condition de l'efficacité, ne peut emporter l'adhésion de ceux pour qui c'est le consensus arbitraire qui est le garant de la pérennité du pouvoir et de la toute-puissance. Que le sujet soit l'instrument d'une force en marche dont il ne sait rien, code momentanée d'une opération dont il serait aboli, véhicule de l'étrange régi par la structure d'une raison universelle inconsciente, n'est pas pour plaire à une société qui se définit par la maîtrise de son histoire et où la réussite est la preuve éclatante du progrès. Le psychanalyste « supportant l'échec, fidèle à son unique sentier » (Heidegger) en libérant le langage de la contrainte du sens où il était assigné, construit cette signification qui est notre site. De la perte qui s'ordonne dans la cure et de l'inachèvement de son trajet s'instaure le lieu d'appel d'une parole vraie.

Celui que la psychanalyse a choisi — on ne devient pas psychanalyste comme on choisit une carrière — laisse ouverte la question que la névrose lui pose sans chercher par ce biais à « combler les fissures du mur de la nécessité \* ». Il garde de ses origines une naïveté qui fait son dynamisme propre, et une téléologie où il y a du fatalisme dans ce qu'il est en droit d'en attendre. Sa science, il pourrait la comparer à une maîtresse fantasque qui relance sans cesse avec le désir, l'exacerbation de l'inquiétude, l'impossibilité de se reposer et une sorte de renoncement quasi masochiste à pouvoir jamais en finir avec elle. Dans ce rapport passionnel, son

\* C. Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques*, Plon.

oreille ressemble à une bouche qui boirait avidement le lait de la voix sans jamais pouvoir se rassasier et non plus sans pouvoir se sevrer de l'espoir d'entendre le mot juste.

Cette oralité de l'écoute analytique permettrait de spécifier l'aisance avec laquelle chacun peut prétendre jouer de son objet. Pour les uns il est énorme, massif, indigeste, il occupe toute la scène. Une vie de labeur et de sexualité besogneuse ne suffiront pas à l'assimiler, véritable fardeau qui relève de l'impossible. Pour d'autres, cet objet est l'heureuse opportunité d'un jeu qui relève de l'exploit. Ce sont les héros, les amis d'éros qui jouent et ratent le rapport sexuel avec une aisance qui frôle la perfection. Ils ont reçu comme en héritage un sens de la relativité du réussi et de l'échec, une expérience du geste tangent qui ne s'apprennent pas. Il y faut plusieurs générations de ce qu'on pourrait appeler des aristocrates du désir, qui n'auraient jamais été dans le besoin qu'emporte la demande, au même titre qu'il faut plusieurs générations pour faire un psychotique. Sortes d'amateurs de talent, preuves scandaleuses de l'inégalité foncière de la répartition signifiante, insouciants de la norme et de la rentabilité, ne rendant compte à personne du gratuit de leur acte et de la jouissance qu'il peut procurer, ils passent.

Des artifices, ceux de la sublimation ou de façon encore plus incertaine ceux des jeux avec l'argent ou avec les illusions du pouvoir, s'essaient au même résultat. En vain. Ils resteront très en retrait de ce que l'oralité du langage permet de construire du signifiant et de ce que l'acte analytique permet d'effectuer dans la dépense, en pure perte.

L'analyse comme projet ne tient, pareille à la flèche lancée, que de l'énergie cinétique de son mouvement. Penser l'achever dans les formes relève de l'utopie. En cela, elle aussi est un art. Picasso acceptait par contrat de laisser son marchand décider de savoir quand une de ses œuvres serait achevée. Un analyste préférera toujours au plafond de la chapelle Sixtine ces prisonniers du tombeau de Jules II, que le même Michel-Ange n'a jamais libérés de leur matrice de marbre. Le fragment et l'inachevé font partie intégrante de son

éthique. L'intouchable de la beauté où tout se perpétuerait sans changement n'est pas son fort, mais plutôt ces lieux de gestation, cette attente différée d'une sorte de terre promise, vers laquelle le discours, toujours dans le provisoire, se dirigerait. De moments créatifs en longues périodes apparemment nulles, la vie propre de l'analyse bat au rythme de l'inconscient pour qui le temps n'existe pas.



## Le temps d'aimer \*

*Couple adieu, je vais voir l'ombre que tu devins.*

**MALLARMÉ**

\* Publié in *Analytiques* n° 3, Christian Bourgois, 1979.



Lacan nous a fait la fleur du nœud borroméen. Fleur de la psychanalyse, elle parle d'amour. Les médecins s'étant désistés de rien vouloir en connaître, reste le psychanalyste. Il lui a été donné de la semer, de la soigner jusqu'à son agonie.

Breuer, croyant se reconnaître dans cette beauté, préféra s'enfuir en Italie, sûr avec sa femme de pouvoir continuer d'être dupe. *Il faut être un Breuer pour que cela arrive*, écrit Freud à Martha le 31 octobre 1883. Ni sa longue vie, ni son immense travail ne lui permettront à lui non plus de se remettre de son envoûtement.

Pour Freud, le transfert, c'était la plaie, le *feu pendant la représentation*. Bien sûr, le psychanalyste n'y est pour rien, c'est un phénomène inévitable, universel, un théorème. Amour comme les autres, on peut tout en obtenir et l'analyse ne procède par nulle autre voie. Mais il est surtout une fuite, l'obstacle majeur à ce que ça se poursuive. Intelligence, intérêt, compréhension, tout est balayé au profit d'une déclaration qui demande réciprocité.

Il faut néanmoins poursuivre, en dépit de cela, et refuser le marché : l'amour ou l'analyse. Surtout ne pas répondre aux avances sous peine de désastre.

La question, Freud l'a tournée et retournée : comment faire pour que ce transfert qui est l'amour même soit « trans », pour qu'il fasse au-delà, pour lui être transparent, sans

cependant l'ignorer ni dénoncer la fausse méprise? Comment exercer le plus vieux métier du monde de cette façon par trop raffinée et sophistiquée quand, forcé de « sexe-poser » sur un lit où ça aime, il faut dire tout l'amour sans espérer jamais pouvoir le faire?

Pour trancher ce nœud, Stendhal avait proposé une recette : jeter un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver dans les profondeurs d'une mine de sel à Salzbourg. Le retirer trois mois plus tard : couvert d'une myriade de cristaux brillants comme des diamants, il est méconnaissable.

Que « n'importe quoi » soit nécessaire et suffisant à être ce rameau d'arbre qui prend un air de fête si on le plonge dans le sel de la parole, c'est ce que la pratique analytique exploite. Ça ne va pas sans mal si le psychanalyste est tenté d'aimer son prochain. Il est peut-être certains jours où il souhaiterait répondre à la demande, se soulager un instant d'un fardeau par trop lourd, pouvoir dire à son tour un peu de son intimité. Cette place peu humaine où il ne répond de rien, où il n'y a rien à répondre, c'est sa nuit, sa pudeur de ne rien en avouer. Il peut théoriser.

Un alibi : prétendre qu'il y a erreur sur la personne, qu'il s'agit d'amours mortes qu'un leurre ferait revivre. Stendhal l'a dit, il n'y a personne, pas même une épaule, seulement un pôle où se précipite à tout coup le cristal du sens si l'on peut ne pas faire obstacle à ce qui veut se dire. Pour que se dise ce chant d'amour, pour créer ce champ d'amour, il faut et il suffit les deux pôles de l'aimant, le bien nommé.

La règle fondamentale en pose les termes.

– Tout dire sans retenue, débrider le discours, le libérer de ce qui l'entrave. Si même l'erreur est recevable, si celui qui est supposé savoir croit ce qui se dit, accréдите la parole, alors, rien ne s'oppose à ce que ça se passe.

– Défense d'y toucher, ne pas faire l'amour, autrement dit ne pas le défaire, c'est le rendre irrésistible. *Je s'efface* pour que ça se produise. Il se fait seul, il était déjà là. Il suffit de lever le voile pour que *se produise en se présentant ce qui était là mis à reposer en avant*. Ce qui était là avant toute analyse, l'amour dans ses dimensions de figure de



# Le temps d'aimer

Le jeu, le sexe, l'amour, la passe de toutes les passions, Dali, Moravia, Duchamp, Jules Verne avec toutes les enfances, autant de moments créatifs de l'histoire contemporaine donnant accès à un savoir qui aurait valeur de transmission psychanalytique.

L'auteur explore, dans ce livre, quelques îles de l'archipel innombrable émergeant de l'océan de nos désirs.

Aborder leurs rivages imaginaires, remonter le cours tumultueux du discours qui tente malgré toutes les censures à faire jouir de la vie le corps, c'est avoir accès au symbolique et au sujet de l'inconscient selon Freud.

*Le psychanalyste n'a rien d'une Pénélope. L'important de sa tapisserie n'est pas dans ce qu'elle représente d'histoire mais dans l'absence de sa trame. Là, dans ce morceau en défaut à faire figurer l'ensemble, la castration garantit que la voix du désir n'est pas de celles qui se sont tues.*


René Tostain, médecin de formation, est psychanalyste. Il a participé activement aux travaux de l'Ecole freudienne de Paris, depuis sa fondation par Jacques Lacan, en 1964, jusqu'à sa dissolution.

Illustration de couverture :  
Portrait de l'auteur  
par Jacques Lacan, 26 février 1976.

## L'ESPACE ANALYTIQUE

Collection dirigée par Patrick Guyomard et Maud Mannoni  
aux éditions Denoël, Paris



11.88   
B 23 535.8  
ISBN 2.207.23535.1  
155 FF TTC